

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 10

Artikel: Hoche-Queue : [suite]
Autor: Geoffroy, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

faillâi coute qui coute on coup dè remésse perquie.

— Qu'âi-vo don! se lào z'a fé lo Conset fédérât?

— N'ein que clliâo gaillâ sè fottont dè no et que no z'eimbétont. No font grulâ lè bliessons et l'est leu que lè medzont. N'est pas po cein qu'on a fé la fujon.

— Ah bin, fédè atteinchon! se lào z'a repondu lo Conset fédérât, que c'est dâi dzeins rassis et dè boun'écheint que n'âmont pas ébrequâ lè z'écoualès po féré dâo boucan. Se vo tsecagni trâo clliâo Bernois, cein porâi mau veri.

— Oh! n'ein pas poâire, se lào z'a de ion dè pè Dzenèva. N'ein onco per tsi no pas mau dè sordâ dâo terriblio soixantadix-quartoozè, que n'ont pas poâire dè cresenâ et ni dè sè branquâ contrè lè Bernois; que c'est dâi lulus fermo quie, allâ pî! L'ont bin provâ.

— Ne dio pas, se l'a fé lo Conset fédérât; mâ se vo z'einmourdzi onna niése, mè bombardâi se cein ne porrâi pas mettrè à betetiu tota l'Uropa, kâ cein bourmè dza on pou pertot; et se vo frottâ l'allumetta, lo fû porrâi bin prendrè âi z'étopès. Vo faut tâtisi de vo z'ar-reindzi à l'amiablia, kâ que vont derè lè grants puissancès? Ne veint derè dou mots à clliâo dè Berna. On farâ la tenâ-blia se vo volliâi; mâ séyi sâdzo et n'épelliâ pas lè carreaux! A la re-voyance!

(La fin deçando que vint.)

HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

II

Je retrouvai Bernard quelques mois plus tard, puis encore pendant trois autres séjours, à Monthiers-aux-Bois. Tout garde qu'il fût, il avait su se faire aimer de chacun dans le pays; il était si poli, si conciliant, si brave, si bon, que les voleurs forestiers se retenaient pour ne pas lui faire arriver du désagrément, comme ils disaient. S'il était contraint de verbaliser, il le faisait doucement, sans paroles injurieuses, avec des regrets exprimés et de sages conseils donnés; pendant que sa main droite écrivait sur le carnet, la gauche glissait une pièce de quarante sous dans la poche des *fagoteuses*, du *hartier* ou du *tendeur de collets*. La mère Bernard avait toujours du bouillon et le brigadier quelques brassées de sa portion d'*écailles* pour les malades. Sa croix d'honneur en imposait aussi, car le peuple se sentait honoré dans la personne d'un des siens. Ce n'est point le hasard, ni même les délicates attentions que Bernard prêtait à ses chefs qui l'avaient fait envoyer au poste si difficile de Monthiers-aux-Bois, mais bien un calcul raisonné de l'administration. Lui seul était capable de tenir là où aucun autre forestier n'avait pu tenir; et il tenait, en effet, à la satisfaction générale.

Un homme cependant le détestait d'une haine doublement féroce: haine de braconnier pour le garde et aussi haine d'une âme dévoyée pour une nature généreuse, droite. Cet homme s'appelait Hervé et était lui-même

un ancien garde révoqué pour son conduite. Hervé, à dire vrai, était aussi malheureux que coupable; il avait été autrefois un forestier actif, intelligent, honnête. Puis sa femme l'avait lâchement abandonné afin d'aller vivre en servante-maitresse au château d'un gentilhomme chasseur des environs; et il s'était mis à boire, il avait fait des dettes, il avait négligé son service. De chute en chute, il en était arrivé, après plusieurs condamnations successives, à marauder dans les vignes, à passer les nuits à l'affût, pour aller ensuite vendre son gibier en cachette. Il habitait avec sa fille une ferme abandonnée, sur la lisière de la forêt et au bord d'un étang marécageux dont il volait encore le poisson.

Souvent Bernard l'avait surpris, à la nuit tombante, dans les clairières embrumées, tendant ses collets ou guettant le passage des bécasses; souvent, il l'avait entendu courant au travers des broussailles d'un pas alourdi par le chevreuil qu'il portait; mais toujours il semblait n'avoir rien vu, n'avoir rien entendu. Non pas certes par peur du coup de fusil qu'Hervé n'eût pas manqué de lui lâcher en se sauvant, mais sur les conseils officieux de ses chefs d'abord et aussi par pitié pour un ancien camarade tombé dans le malheur. A ce dernier sentiment s'en mêla un autre dans le cœur de Bernard; au cours de sa seconde année de résidence.

Car Hervé, Hervé le braconnier, avait une fille de dix-sept ans, la plus douce et la plus honnête enfant que l'on pût trouver, la plus jolie aussi, avec ses grands yeux gris, ses tresses de cheveux cendrés, sa peau brunie par le hâle, sa voix harmonieuse et sa sauvagerie mutine. Jamais une plainte sur ses lèvres, et cependant elle n'était pas heureuse, la pauvre, subissant chaque jour et plus que qui que ce fût, les conséquences de la dégradation de son père. Souvent elle n'avait pas de pain et se voyait meurtrir de coups par le braconnier ivre. Rien encore ne lui était plus pénible cependant que ses grossièretés, ses injures, surtout celles qui l'atteignaient dans sa mère, comme: « Va-t-en, propre à rien, tu ne vaudras pas mieux que ta mère. » Alors elle courait seule, au plus touffu des halliers, pleurer ses dernières larmes, réduite à désirer qu'un nouvel emprisonnement la séparât d'Hervé pour quelque temps.

De grandes chasses de propriétaires, des battues de la gendarmerie, la pêche des étangs, le changement des saisons ou les migrations du gibier obligeaient le braconnier à s'absenter plusieurs fois par an, d'une façon à peu près régulière; il changeait temporairement de contrée. C'étaient les bons jours pour sa fille. Elle allait alors par les allées forestières, sans soucis, sans crainte, subitement joyeuse, sautillante, avec ses paniers de noisettes, de mûres, de cornes, d'alisés ou de fraises, avec ses plumets de jonc, ses bottes de bruyères, ses trèfles d'eau, ses balais d'osier et ses champignons. On la rencontrait successivement dans chacun des villages du canton, frappant aux portes des grosses maisons, chez les riches, pour y offrir sa cueillette odorante; ses jupes courtes étaient toutes plaquées sur ses jambes par la rosée, ses cheveux rebelles et débordants étaient remplis de flocons de mousse, ses menottes maigres et longues étaient déchirées par les ronces. Personne n'étendait à elle la répulsion

qu'inspirait le père; on lui achetait volontiers et son ailure vive, chantante, perpétuellement agitée de bergeronnette, lui avait fait donner le surnom de *Hoche-Queue*. Elle se suffisait ainsi à elle-même, la pauvre *Hoche-Queue*, sans faire de tort à personne qu'aux oiseaux de la forêt, ses amis; bienheureuse quand Hervé ne trouvait pas dans leur cachette les quelques sous qu'elle s'était mis de côté pour acheter une robe d'indienne ou un caraco de laine.

Bernard la surprenait, elle aussi, dans les clairières, arrachant ses brindilles de houx, ses fougères; il l'entendait chanter dans les coupes, alors qu'elle choisissait ses champignons et cueillait ses fraises; et toujours il la voyait et l'entendait de loin. D'abord, elle l'avait fui inconsciemment, comme un ennemi de son père, comme d'habitude les gens qui vivent des bois ou dans les bois fuient le garde; puis un jour qu'ils s'étaient trouvés, par hasard sans doute, nez à nez dans un sentier, il lui avait semblé si bon et si beau, ce seigneur de la forêt en képi vert, qu'immédiatement elle avait été fascinée.

Bernard était plus que bon pour elle, car il l'aimait, sa petite sujette abandonnée; son amour était fait de leur isolement chaste à tous deux, de leur vie commune dans le murmure des grands bois qui en racontent long à ceux qui savent les écouter, de son attendrissement compatissant pour la fille malheureuse d'un ennemi. Le cœur du brigadier avait de ces illogismes propres aux âmes qui ne sont point vulgaires; il voulait du bien surtout à qui le détestait. Par une autre délicatesse venue aussi du cœur, Bernard n'adressa la parole au *Hoche-Queue* que pour lui dire d'aller trouver sa mère trois fois par semaine, à la Maison Forestière, et que chaque fois la totalité de sa cueillette lui serait achetée. Le brave garçon avait voulu mettre dès l'abord sa mère de moitié dans ses relations avec le *Hoche-Queue*; il lui semblait ainsi les épurer et les garantir contre toute terminaison indigne de l'un et de l'autre. (A suivre).

Morris.

A propos du centième anniversaire de la naissance de Rossini, qu'on vient de fêter à Paris par des solennités musicales au Grand Opéra et à l'Opéra comique, on lira peut-être avec plaisir l'historiette suivante que nous retrouvons dans nos papiers. Elle est signée Léo Lespès, et date de 1842 :

L'autre jour, un de mes amis vint me trouver; il avait l'air d'un véritable solliciteur, le chapeau à la main, le regard embarrassé, l'air indécis.

— Mon cher, me dit-il, j'ai un brave homme, d'un âge raisonnable; il est inoccupé en ce moment; il voudrait trouver un emploi de garçon de bureau, prends-le.

— Mais je n'ai pas besoin de garçon de bureau, j'en ai un.

— Ça t'en fera deux.

— Mais c'est trop...

— Ah bah! c'est entendu, s'écria mon ami, demain il viendra s'installer; adieu, tu m'en diras de bonnes nouvelles.